

tout le quartier de ses coups redoublés, il rendit le dernier soupir. Pour éviter le scandale du corbillard à drapeaux rouges de la Commune de Paris, des amis firent transporter son corps dans un fiacre et le déposèrent secrètement dans les caveaux de l'église de la Trinité, et on attendit que l'ordre fût rétabli. Les obsèques eurent lieu le 15 juillet.

Les dernières années d'Auber furent attristées par les débats stériles et oiseux d'une réunion formée en grande partie de journalistes et d'amateurs à laquelle un ministre avait donné le nom de Commission du Conservatoire. MM. Guérout, About et certains courtisans de la popularité, fort ignorants d'ailleurs en matière musicale, ne craignirent pas de proposer l'adoption de la méthode en chiffres de Chevê, système aussi barbare et empirique qu'erroné. Auber ne se donna pas la peine d'ouvrir la bouche pendant que cette Commission instruisait le procès de la direction. Mais il dit à la fin : « Je compte deux chagrins dans ma vie : dans ma jeunesse, la garde nationale ; dans ma vieillesse, la Commission du Conservatoire. » Sous cette forme spirituelle, Auber voulait-il dire que l'une et l'autre de ces institutions enfantaient plus de désordres que de réformes ?

Chez Auber le scepticisme n'était qu'apparent. Il a aimé la musique toute sa vie et lui a tout sacrifié ; trop, peut-être ; car il s'est montré indifférent à tout ce qui ne s'y rapportait pas exclusivement. Si son influence comme directeur du Conservatoire n'a pas été aussi active, aussi féconde qu'on l'eût désiré, il a donné aux élèves l'exemple d'un travail constant, persévérant, opiniâtre jusqu'à sa dernière heure, comme l'ont fait aussi ses collègues Fétis et Mercadante, enlevés ainsi que lui aux Conservatoires qu'ils dirigeaient dans un âge très-avancé, et à quelques mois de distance. Un témoin oculaire de ses derniers moments m'a raconté que de sa main défaillante, il faisait le geste d'écrire, tant cette habitude [était] constante chez lui.

Auber avait l'habitude de jouer tous les matins sur son petit piano un andante fort court qu'il appelait sa « prière du matin ». Peu de jours avant sa mort, sentant sa faiblesse, il dit avec un accent de tristesse qui frappa d'étonnement les assistants : « Je n'ai plus même la force de faire ma prière du matin. » Le lecteur qui connaît comme moi le genre de vie d'Auber tirera de ce fait journalier et de ce douloureux regret *in extremis* la conclusion qu'il lui plaira. Pour moi je crois qu'au fond de l'âme de ce grand musicien il y avait autre chose que cette indifférence que l'homme extérieur laissait supposer aux regards superficiels et frivoles de son entourage. Ne jugeons pas le cœur de l'arbre d'après l'écorce : *omnis homo mendax*. Laissons de côté la vie privée. Que celui-là qui est sans péché jette la première pierre. Mais ne craignons pas d'élever la voix pour dire qu'Auber a eu des qualités morales qu'on aurait tort de méconnaître. Auber n'a jamais connu l'ardeur de ces ambitieux qui s'appuient sur des coteries pour parvenir, qui simulent des affections trompeuses, prennent

des airs ténébreux et des poses mélancoliques pour faire croire à leur génie. Auber n'a jamais intrigué pour supplanter un rival. Il a rempli ses devoirs de directeur, de professeur et d'homme social exactement, sans faste et avec droiture. Ne consultant que l'intérêt du Conservatoire, il s'est entouré d'artistes de mérite, non de camarades et de courtisans.

---

## PAGANINI

NÉ EN 1784, MORT EN 1840

Le monde ne reverra peut-être jamais un violoniste comme Paganini. Virtuose extraordinaire, il a eu de plus cette fortune de paraître au bon moment, dans un temps où le tour de force en tous genres était à l'ordre du jour. Seulement, son violon domina tous les autres instruments dans le *Tutti* romantique de 1830.

Nicolas Paganini, né à Gênes, le 18 février 1784, était fils d'un facteur du port qui, chose assez fréquente chez les Italiens de la classe populaire, avait un goût prononcé pour la musique et jouait même assez bien de la mandoline. Les dispositions naissantes du futur artiste attirèrent bientôt l'attention de son père qui résolut de les cultiver ; mais il s'employa avec tant de brutalité à cette tâche que tout autre que Paganini eût pu se laisser rebuter par les mauvais traitements, et prendre en dégoût un art dont les leçons n'avaient rien de séduisant. Par bonheur, l'enfant semblait avoir été créé pour être musicien ; son éducation ne le détourna pas de sa destinée. A six ans, il jouait déjà agréablement du violon. Confié successivement aux soins de Servetto et à ceux de Costa, il fit de tels progrès, qu'à huit ans il put écrire une sonate de violon. L'année suivante, on l'entendit avec admiration exécuter des variations de sa composition sur l'air de la *Carmagnole* dans un concert donné au grand théâtre de Gênes. Vers le même temps, son père le conduisit à Parme où il étudia sous Rolla et Ghiretti. Ce dernier lui enseigna le contre-point. Toutefois l'élève n'était pas des plus dociles : sa précoce originalité, déjà en quête d'effets nouveaux, acceptait difficilement les *us* traditionnels qui forment la base de tout enseignement.

Revenu à Gênes, Paganini composa ses premiers essais pour son instrument ; il y accumulait tant de difficultés que lui-même était obligé de travailler longtemps ses propres œuvres pour parvenir à les exécuter. Il



n'arrivait quelquefois à effectuer un trait qu'après dix ou douze heures d'efforts. C'est par cette application héroïque qu'il jeta les fondements d'un talent qui défia plus tard toute comparaison.

Au commencement de 1797, il inaugura ses tournées artistiques en parcourant avec son père les principales villes de la haute Italie. Partout son étonnante habileté lui fit des admirateurs; mais l'adolescent, objet des applaudissements du public, retrouvait au logis plus de mauvais traitements que de marques d'affection. A force d'instances, il obtint enfin de son père l'autorisation de se rendre à Lucques pour la fête musicale de la Saint-Martin. Le succès éclatant avec lequel il se fit entendre dans cette ville se répéta à Pise et dans plusieurs autres localités. L'artiste émancipé du joug paternel marchait à pas de géant dans la voie de la célébrité et de la gloire; mais la maturité de sa raison n'était pas aussi précoce que celle de son génie. Rappelons-nous qu'il n'avait que quinze ans, lorsqu'il prit en main le gouvernement de sa vie; à cet âge, l'inexpérience peut faire commettre bien des fautes. La plus grave pour Paganini fut de contracter la passion du jeu et de se lier avec des gens qui plus d'une fois lui volèrent en une soirée le produit de plusieurs concerts. Sans parler du tort que ces habitudes firent à sa réputation, il en résulta pour le jeune musicien des embarras financiers qui l'obligèrent même de temps à autre à vendre son violon. Un jour qu'il s'était vu dans cette nécessité et qu'il devait donner un concert à Livourne, il pria M. Livron, négociant français, fort adonné à la musique, de lui prêter son violon, un magnifique Guarnerius. Après le concert, notre compatriote, dilettante aussi généreux que distingué, refusa de reprendre son instrument en disant : « Je me garderai bien de profaner des cordes que vos doigts ont touchées; c'est à vous maintenant que mon violon appartient. » Paganini ne se sépara plus du violon qui lui était offert d'une façon si honorable, et il s'en servit depuis ce temps dans tous ses concerts. A Parme, Pasini, peintre et amateur de musique, l'avait mis au défi de jouer un concerto manuscrit d'une exécution extrêmement difficile; il n'hésita même pas, tant il était sûr de son fait, à lui promettre, en cas de réussite, un très-beau violon de Stradivarius. — « S'il en est ainsi, répondit Paganini, vous pouvez lui faire vos adieux. » En effet, l'exécution fut telle, séance tenante, que Pasini n'eut plus qu'à s'exécuter.

Désordre et génie, ces deux mots résument la jeunesse de Paganini. S'il aimait son art, il n'aimait pas moins le plaisir, et trop souvent ses excès eurent des suites préjudiciables à sa santé. Mais à peine ses forces étaient-elles revenues par un repos réparateur de quelques semaines, que le démon intérieur qui s'agitait en lui le précipitait de nouveau tête baissée à travers toutes les aventures de la vie de bohème. Il est vrai que le remède jaillit quelquefois de l'excès du mal. C'est ainsi que notre artiste se corrigea de sa passion effrénée pour le jeu. Je mets sous les yeux du

lecteur la page curieuse dans laquelle il a raconté lui-même les circonstances de sa conversion. « Je n'oublierai jamais, dit-il, que je me mis un jour dans une situation qui devait décider de toute ma carrière. Le prince de\*\*\* avait depuis longtemps le désir de devenir possesseur de mon excellent violon, le seul que j'eusse alors, et que j'ai encore aujourd'hui. Un jour, il me fit prier de vouloir bien en fixer le prix; mais ne voulant pas me séparer de mon instrument, je déclarai que je ne le céderais que pour deux cent cinquante napoléons d'or. Peu de temps après, le prince me dit que j'avais vraisemblablement plaisanté en demandant un prix si élevé de mon violon, et ajouta qu'il était disposé à en donner deux mille francs. Précisément, ce jour-là, je me trouvais en grand besoin d'argent, par suite d'une assez forte perte que j'avais faite au jeu, et j'étais presque résolu de céder mon violon pour la somme qui m'était offerte, quand un ami vint m'inviter à une partie pour la soirée. Mes capitaux consistaient alors en trente francs et déjà je m'étais dépouillé de mes bijoux, montre, bagues, épingles, etc. Je pris aussitôt la résolution de hasarder cette dernière ressource, et, si la fortune m'était contraire, de vendre le violon et de partir pour Saint-Pétersbourg, sans instrument et sans effets, dans le but d'y rétablir mes affaires. Déjà mes trente francs étaient réduits à trois, et je me voyais en route pour la grande cité, quand la fortune, changeant en un clin d'œil, me fit gagner cent francs avec le peu qui me restait. Ce moment favorable me fit conserver mon violon et me remit sur pied. Depuis ce jour, je me suis retiré du jeu, auquel j'avais sacrifié une partie de ma jeunesse, et, convaincu qu'un joueur est partout méprisé, je renonçai pour jamais à ma funeste passion. »

Paganini cessa d'être un joueur, mais il resta un homme fantasque et bizarre. N'est-il pas étrange de le voir soudain abandonner son instrument et se passionner pour la guitare en même temps qu'il étudie l'agronomie dans le château d'une dame dont il est amoureux? Quatre ans environ se passent dans ces occupations, puis le violoniste revient à la conscience de lui-même et reprend le cours de ses voyages. En 1805, il est à Lucques où il séjourne pendant trois ans, remplissant les fonctions de premier violon solo de la cour ducale, et enseignant son art au prince Bacciochi. Un de ses tours de force, à cette époque, est la *scena amorosa*, sonate dialoguée écrite pour deux cordes seulement du violon, la chanterelle et la quatrième. Il en vint plus tard à exécuter des morceaux entiers sur la quatrième corde.

Jusqu'à-là le talent de l'illustre virtuose n'avait guère eu pour théâtre que la Lombardie; en 1808, Paganini quitta Lucques, et, pendant environ dix-neuf ans, il parcourut les différentes villes de la Péninsule. C'était un météore qui resplendissait tout à coup dans un endroit, puis dont on perdait la trace jusqu'à ce qu'il reparût dans un autre avec un nouvel éclat. Tout était mystérieux dans cette existence coupée alternativement d'ap-



paritions brillantes et d'éclipses profondes. Les fréquentes maladies de l'artiste auraient suffi à expliquer pourquoi il restait quelquefois si longtemps éloigné du public; mais la crédulité populaire et le goût des foules pour le romanesque n'aiment pas à se payer de raisons aussi simples. On aime mieux accepter, sur le compte de l'éminent musicien, d'ineptes calomnies propagées par la haine et la jalousie de ses rivaux. Les uns prétendaient qu'il avait tué une de ses maîtresses dans un accès d'humeur vindicative; les autres, que la victime était un amant préféré; tous s'accordaient pour représenter Paganini comme un meurtrier qui aurait utilisé les loisirs forcés de la prison au profit du perfectionnement de son jeu, à peu près de la même manière que Pellisson avait apprivoisé une araignée.

La merveilleuse habileté qu'il avait acquise sur la quatrième corde du violon était, au dire de ses détracteurs, le fruit d'une longue détention. Ces rumeurs mensongères et odieuses, dont les gazetiers de France et d'Allemagne se firent trop complaisamment les échos, tourmentèrent longtemps la vie de l'immortel violoniste. Elles ne se dissipèrent qu'à l'apparition d'une lettre explicative, conçue en termes catégoriques et insérée dans la *Revue musicale* de Fétis.

Je ne suivrai point Paganini dans ses diverses pérégrinations à travers l'Italie; l'histoire détaillée de ses allées et venues m'entraînerait trop loin. Il est tour à tour à Milan, sa cité de prédilection (1813), à Bologne, où commencent ses relations avec Rossini (1814); à Rome, où il excite l'admiration du prince de Metternich (1817); à Naples, où il force à l'enthousiasme quelques artistes récalcitrants, en exécutant, à première vue, sous leurs yeux, un concerto très-difficile, écrit tout exprès par le compositeur Dana (1819). L'artiste génois n'avait qu'à paraître pour arracher les applaudissements et attirer la vogue à ses concerts.

Mais si son génie ne pouvait être nié de personne, son humeur hautaine et dédaigneuse à l'égard de ses émules, son mépris des conventions sociales, l'oubli des services rendus, et un certain charlatanisme de mise en scène qu'il n'évita pas assez, fournissaient de nombreux prétextes à l'esprit de dénigrement. Les habitants de Livourne qui avaient été des premiers à l'encourager de leurs bravos lui firent un accueil peu aimable lorsqu'il retourna chez eux en 1808 : « Dans un concert donné à Livourne, dit-il, un clou m'entra dans le talon; j'arrivai en boitant sur la scène, et le public se mit à rire. Au moment où je commençais mon concerto, les bougies de mon pupitre tombèrent : autres éclats de rire dans l'auditoire; enfin, dès les premières mesures, la chanterelle de mon violon se rompit, ce qui mit le comble à la gaieté; mais je jouai tout le morceau sur trois cordes et je fis fureur. » Il est seulement fâcheux que cet accident de chanterelle brisée ait eu plusieurs éditions : des gens malintentionnés ont trouvé cela peu naturel et n'y ont vu qu'une manœuvre destinée à faire briller l'habileté exceptionnelle du virtuose.

Après s'être fait entendre à Trieste, à Venise, à Palerme, à Florence; après avoir retrouvé ses anciens succès à Milan, à Rome et à Naples, Paganini se mit en demeure d'accomplir un projet que l'état de sa santé ne lui avait pas permis de réaliser jusqu'alors. Il partit pour Vienne et y arriva le 16 mars 1828. Quelles qu'aient été les ovations qu'il eût reçues précédemment dans sa patrie, elles n'approchaient pas de celle dont il fut l'objet dans la capitale de l'Autriche. C'était de la terreur superstitieuse qu'on éprouvait à la vue de cet homme d'aspect méphistophélique, jouant, avec la puissance que l'on sait, les fameuses variations dites *le streghe* (les sorcières). A cette époque où la photographie n'existait pas encore, le portrait des hommes célèbres avait sa place marquée sur les tabatières et les étuis à cigares : cette distinction enviée ne manqua pas à Paganini qui eut de plus l'honneur de donner son nom aux nouvelles modes de chapeaux, de chaussures, de robes, de gants, etc. De Vienne, il alla à Prague où il fut moins heureux auprès du public; mais Berlin, Munich, Francfort et les autres villes de l'Allemagne surent le consoler de l'indifférence que lui avaient témoignée les Bohêmes, amateurs de l'art sérieux. Enfin Paris eut à son tour la fortune de posséder le fameux virtuose. Dès son premier concert, donné à l'Opéra le 9 mars 1831, il devint l'idole du dilettantisme français. Dans le courant de la même année, il fit un voyage en Angleterre, et préleva sur la curiosité britannique un impôt que les journaux d'outre-Manche eurent le mauvais goût de trouver trop lourd et dont ils prirent texte pour accuser d'une basse cupidité le grand artiste. Lorsqu'il eut réuni dans ses pérégrinations musicales à travers la Grande-Bretagne, la Belgique et la France, des capitaux assez considérables, Paganini songea à les utiliser en achetant des terres. Ce fut là l'occasion d'un voyage qu'il fit en Italie en 1834. Entre autres propriétés, il acquit aux environs de Parme la *villa Gajona*.

Deux ans après, revenu à Paris, il dut soutenir un procès contre les entrepreneurs d'un Casino auxquels il avait engagé le concours de son talent, mais qu'il n'avait pu satisfaire par suite de l'affaiblissement de sa santé. Le tribunal se prononça contre l'artiste qui fut condamné, sous peine de prison, à payer la somme de 50,000 francs. Paganini ressentait déjà les atteintes de la phthisie laryngée dont il mourut. L'un des derniers actes de sa vie serait de nature à réfuter le reproche d'avarice qu'on lui a si souvent imputé, si d'une part ce n'était pas un fait isolé et si d'ailleurs, en y regardant de près, il n'y avait autant d'ostentation que de générosité dans un acte aussi retentissant. En 1838, après avoir assisté au Conservatoire à l'exécution des deux premières symphonies de Berlioz, son enthousiasme fut tel qu'il envoya à l'auteur à titre d'hommage la somme de 20,000 francs. La carrière du violoniste ne pouvait être couronnée par un trait plus honorable. Quelque temps après, la maladie s'étant aggravée, l'obligea de prendre l'air du Midi; mais ni le climat de Marseille ni celui



de Nice ne purent apporter de soulagement à son état. Il mourut dans cette dernière ville, le 27 mai 1840, à l'âge de cinquante-six ans.

Comme si tout devait être étrange dans la vie de Paganini, le clergé dut lui refuser les honneurs de la sépulture chrétienne, soit qu'il eût refusé de recevoir les sacrements, soit pour quelque autre cause. Les difficultés qui s'élevèrent à cette occasion, durèrent pendant plusieurs mois. Enfin, à la suite de longs pourparlers entre l'autorité épiscopale de Nice, celle de Parme, et les amis du défunt, ceux-ci obtinrent l'autorisation d'inhumer le cadavre près de l'église du village de Gajona.

Paganini légua sa fortune estimée à 2 millions à son fils unique Achille, qu'il avait eu de la cantatrice Antonia Bianchi, sous la réserve de quelques legs particuliers que celui-ci était tenu d'exécuter. Il ne laissa point d'héritier de son génie, et le secret auquel il attribuait sa merveilleuse habileté disparut avec lui dans la tombe. On peut après tout se demander si ce secret était autre que celui d'une organisation hors ligne servie par une persévérance infatigable.

## FÉTIS

NÉ EN 1784, MORT EN 1871.

Histoire, théorie, enseignement, critique, toutes les parties de la bibliographie musicale ont été traitées et magistralement traitées par Fétis. Quiconque voudra désormais écrire sur ces matières devra payer tribut à la science de l'ancien directeur du Conservatoire de Bruxelles. Son esprit investigateur s'est attaché volontiers à toutes les époques de l'art musical; mais c'est principalement à partir du quinzième siècle qu'il mérite véritablement le nom d'encyclopédiste, n'ayant laissé aucune question inexplorée, depuis l'aurore de la Renaissance jusqu'à nos jours. Dans ces vastes limites, le seul Georges Kastner excepté, je ne sache pas de musicien français que l'on puisse comparer à ce savant belge, dont les travaux sont la gloire de sa patrie et l'instruction de la nôtre.

Fétis naquit à Mons, le 25 mars 1784. Son père, organiste, professeur de musique et directeur de concerts, lui donna les premières leçons. A neuf ans, cet enfant précoce était organiste du chapitre noble de Sainte-Wandru. Ce fut vers ce temps qu'il commença ses études classiques; mais peu après survint en Belgique la seconde invasion française,



FÉTIS